

MONTER AU GRENIER ?

Encore faudrait-il savoir ce que ça veut dire, dans un immeuble parisien. Dans cette ville, l'espace est saturé, les combles archicomblés, sans no man's land où remiser souvenirs, fripes et chaises branlantes.

Pour les chaises branlantes il y a les caves. Est-ce donc descendre à la cave que Matthieu entend par « monter au grenier » ?

Non, non, s'il vous dit qu'il monte, c'est bien de monter qu'il s'agit. Regardez-le, d'ailleurs, qui grimpe aux marches, une main posée sur le bois de la rampe. Accroche-toi bien à la rampe, Matthieu, de l'escalier du grenier !

Mais il n'y a pas de quoi se moquer. Il a raison, Matthieu. D'abord parce que cet appartement est un duplex, un vaste duplex avec petite vue sur le Panthéon ; ensuite parce qu'à l'étage du haut, dans le couloir qui longe la cour, là où le parquet grince quand on marche dessus, une porte dissimule l'entrée d'un grenier.

Entendons-nous bien : ce n'est qu'une pièce de plain-pied, pas même une mansarde. La seule chose qui justifierait son nom, c'est son absence de fenêtre, sa forme malcommode de corridor bouché. Mais de tout temps on l'a appelée comme ça – les familles ont de ces idiotismes, chez Jean-Claude et Matthieu Wirth on a celui-ci : un grenier qui, par-tout ailleurs, serait un débarras.

Et donc, Matthieu va s'engager dans ce couloir et mettre le cap sur ce grenier – le plus discrètement possible. Son père est en bas qui reçoit, et ce n'est pas une de ces réceptions bruyantes, à rires et à bouchons de champagne qui sautent. Ils ne sont que cinq, têtes rapprochées au-dessus de la table basse, ils parlent gravement, à voix feutrée, il est question de l'avenir du pays, de stratégies électorales...

Aïe ! Matthieu, c'était bien la peine qu'on en parle, il a fallu que tu mettes justement le pied à l'endroit critique. Maintenant c'est le silence, ils ont dû entendre la latte craquer, quelqu'un tousse et ton père dit :

« Matthieu, tu es là ? »

Ne reste pas ainsi, la tête dans les épaules. Au fond, tu ne fais rien de mal. Tu montes au grenier : quoi de plus naturel ? Alors ouvre la porte, allume la lumière – il y a moins de poussière que tu ne pensais, M^{me} Sinta doit faire un peu

de ménage ici, de temps en temps. Referme la porte derrière toi. Regarde.

Les murs sont tapissés de vert, depuis les années soixante, à en croire les motifs et l'usure du papier peint. À cette époque (celle des avant-derniers propriétaires), on avait donc eu des projets pour cette pièce, on l'avait destinée à être quelque chose. Une chambre à coucher pour parent pauvre, une cellule d'isolement pour gosse méchant ?

Si l'on ouvre le placard à gauche de l'entrée, on découvre à l'intérieur un papier plus ancien encore. À grosses roses mauves sur fond jaune. Et d'autres hypothèses se font jour : un meublé pour une enquête de Maigret, un carton à pâtisserie dont on serait l'éclair... non, là nous nous égarons, là nous entrons dans le domaine du farfelu pur et simple, restons sérieux. Alors une chambre de domestique puisque, après tout, il s'agit bien d'un appartement – lâchons le mot – bourgeois. La chambre sans fenêtre d'une gouvernante, d'une petite bonne, d'une nourrice, peut-être.

Une nourrice.

Vous aurez peut-être remarqué qu'à cette idée, la bouche de Matthieu se crispe un tant soit peu. Il y a manifestement ici quelque chose qui chatouille notre jeune ami de façon pas tout à fait agréable : je crois qu'il vaudrait mieux changer de sujet.

Parce qu'il n'y paraît peut-être pas, mais il a déjà fallu beaucoup de courage à Matthieu pour pénétrer dans cette pièce. Elle est liée pour lui à un mauvais souvenir. Petit, il venait souvent y fouiner, en recenser les merveilles : une collection de timbres, qu'il avait continuée pendant quelques mois, un phonographe dont l'aiguille était abîmée mais dont la platine tournait encore, de vieilles fournitures de bureau – les gros crayons bicolores de comptable, un bout bleu et un bout rouge ; les gommes à encre ! dures comme du bois, qui érodent le papier, l'effaceur c'est quand même mieux.

Et puis un jour, au fond du coffre, il a soulevé le couvercle d'une boîte à chaussures, et il y avait dedans, enroulée comme un chat, une chevelure. Noire. Irrégulièrement coupée, taillée faudrait-il dire : aucune femme encore en vie ne se laisse couper les cheveux de cette façon. Sans réfléchir, Matthieu avait mis la main dedans, l'avait soulevée. L'avait lâchée avec un cri : elle était infestée de petites bêtes.

Refermer la boîte. N'avoir rien vu. N'en rien penser. Enfouir la boîte, les doigts tremblants, dans le placard à grosses roses, parce qu'il contient déjà d'autres choses pas très propres : de vieux bouts de bois pour bricoler, des pots à fleurs pleins de poussière, des morceaux de moquette effilochés.

C'était il y a six ans. Il n'est pas revenu depuis.

Alors pourquoi, aujourd'hui, braver l'aversion qu'il garde pour ce lieu ? Pourquoi s'accrocher à la rampe, pourquoi mettre le pied sur les endroits qui grincent ?

C'est qu'il a besoin de quelque chose ici, un besoin vital ; ce qui ne l'empêche pas, d'ailleurs, de prendre tout son temps. Voilà bien notre Matthieu : à la fois volontaire, obstiné, et quelque peu contemplatif dans ses façons de faire. Parce qu'enfin, il sait pertinemment que ce qu'il cherche n'est pas dans le placard ; alors pourquoi l'ouvrir ? Ma foi, peut-être pour vérifier que, à présent, il peut supporter la vue d'une boîte à chaussures fermée sans tomber dans les pommes.

Et un petit coup d'œil, au passage, à l'étagère du buffet, qui depuis bien longtemps ne renferme plus d'assiettes, mais des livres. Pas très appétissants : ce n'est sans doute pas un hasard si on les a mis là. *Pêcheur d'Islande*, en lambeaux. *Tables de logarithmes*. Tiens ? « Ce livre appartient à : Albert Duchâteau. Classe de mathématiques élémentaires. » Inconnu au bataillon, l'Albert Duchâteau. Un livre acheté dans une brocante ? À moins que Duchâteau ne soit le nom de jeune fille de la mère de sa... Énigme sans intérêt.

Derrière cette première couche, un trésor de vieux Budé : déjà plus prometteur.